

on les a reçues et on expédie les morceaux à l'hôtel de la monnaie pour les faire frapper de nouveau. Les pièces qui ont été trouvées de bon poids sont de nouveau passées au public. C'est un ancien gouverneur de la banque. M. Cotton, qui est l'inventeur de cette ingénieuse balance. La monnaie d'or versée par le public est pesée par les commis de caisse, au comptoir, sur des balances ordinaires. La perte moyenne sur les 35,000 pièces légères reçues en 1843 a été de 2 pences et 3 farthings par pièce.

Les affaires de la "Grande Maison" sont divisées en deux branches : le département des émissions et celui des affaires de banque. Ce dernier a pris récemment de telles proportions qu'il a fallu à la Vieille Dame augmenter son local du grand salon dont il a été parlé tout à l'heure, où ses clients viennent recevoir du numéraire pour leurs chèques ou faire leurs dépôts. Sous ce salon, se trouve une voûte de sûreté, contenant des valeurs appartenant à des particuliers, et que l'on suppose atteindre des chiffres fabuleux. Elles sont confiées à la Vieille Dame par ses clients pour qu'elle les garde en sûreté ; et elles sont renfermées dans des boîtes de fer blanc, sur chacune desquelles le nom du propriétaire est peint en gros caractères.

Outre celles de ses clients particuliers, chacun sait que la Vieille Dame fait toutes les affaires de banque du gouvernement anglais. Elle paie l'intérêt de la dette nationale, reçoit certaines portions du revenu, etc..... Une série de bureaux spéciaux est affectée à ce service et l'on trouve dans ces bureaux la plus riche collection d'autographes qui existe. Tous ceux à qui la fortune a donné le droit de toucher des rentes sur l'état, doivent, soit personnellement, soit par leur procureur, signer le grand livre de la dette. Parmi ces autographes on trouve la dernière signature de Handel, le compositeur, et la signature de Henry Fauntleroy, qui a été la cause de son procès et de son exécution.

Dans ce long et haut édifice à nombreux étages, élevant les yeux vers le ciel ou les abaissant vers le sol, vous ne voyez que des grillages de fer, clôturant des chambres alignées le long des murs et qui contiennent le Grand Livre de la dette publique. Tous les moutons du comté de Northampton, semblent avoir donné leur peau pour reliair les volumes de ce livre. Là sous la poudre de l'oubli, dorment les comptes des rentes que l'on touche, que l'on

a touchées et de celles qui n'ont pas été réclamées. Bien des gens vendraient père et mère pour avoir la permission de fouiller dans ces volumes moisissés. Des hommes qui n'ont qu'un regard de mépris pour les ouvrages de science ou de littérature, se jetteraient sur ces pages manuscrites comme des naufragés mourant de faim sur une soute aux provisions bien garnie. Ce sont en effet des volumes de grand intérêt. C'est dans leurs feuillets que l'on découvre un beau jour que tel berger a droit à une fortune de cent mille louis, fortune à laquelle il ne s'attendait pas et qui l'envoie mourir dans un asile d'aliénés.

Si riche, si puissante, si occupée qu'elle soit, la Vieille Dame ne manque ni de charité ni de bienveillance ; elle prend au contraire, un tel intérêt au bien-être de ses serviteurs, que le dernier d'entre eux ne parle jamais d'elle qu'avec la plus grande affection. Quoique la règle de son service soit très sévère pour les erreurs, si involontaires qu'elles soient ; quoiqu'elle exige de ses employés de l'intérieur de longues heures de service et ne permettrait pas d'ouvrir une porte ni de tirer un verrou après onze heures du soir, pas même pour laisser entrer son bien aimé Matthew Marshall lui-même, cela ne l'empêche pas de prendre un soin maternel de sa famille de huit cents personnes. Pour le bénéfice des plus jeunes, elle vient de mettre à leur disposition une salle spacieuse, avec, en outre, la somme de cinq cents louis, pour fonder une bibliothèque. A ce noyau viendront s'ajouter huit shillings par année versés par chacun de ces jeunes gens et ils auront bientôt une excellente collection de livres. Dans cette bibliothèque, les souscripteurs pourront s'asseoir de 3 à 8 heures du soir, soit pour s'amuser, soit pour s'instruire ; ou bien encore, ils pourront emporter des livres chez eux. Chaque chef de bureau prend à son tour la surveillance de la bibliothèque pendant les heures où elle est ouverte ; c'est un devoir que ces employés s'imposent volontairement qui leur fait honneur, mais qu'on pouvait attendre du dévouement qu'ils professent pour elle. Lorsqu'elle est obligée de se séparer de l'un d'eux, devenu trop vieux, elle le console en lui payant une pension. Le dernier rapport publié constate que le nombre de ses pensionnés est de 193 et que chacun d'eux reçoit en moyenne £161, en tout £31,000 par année.

Elle n'est pas entourée d'ingrats.

Si elle donne les moindres signes de maladie, ses employés ont les plus grands soins d'elle. Lorsqu'elle tomba sérieusement malade, pendant la panique de 1825, et que sa circulation sortait si rapidement qu'on la crut en danger de perdre tout son sang, quelques uns ne la quittèrent pas d'une minute pendant quinze jours ; au moment de la crise décisive, un samedi soir dont on se souviendra longtemps, (le 17 décembre) son sous-gouverneur — qui n'avait pas vu sa famille depuis huit jours, se rendit dans Downing Street, harassé de fatigue, et n'eut que la force de dire aux ministres du roi, eux-mêmes oppressés, anxieux et délibérant sur son cas — que la Vieille Dame était hors de danger ! Un autre de ses directeurs mourut des suites de son anxiété pour la sécurité de sa patronne. Un incendie s'était allumé tout près ; le directeur en question, qui ne faisait que relever d'une attaque de goutte, s'empressa d'accourir, par un froid intense, et, après avoir fait tout ce qu'il fallait pour sauvegarder la maison de sa bien-aimée patronne, il mourut d'épuisement et de fatigue. Quoiqu'elle soit encore aussi verte et aussi bien portante que jamais, deux de ses caissiers veillent à tour de rôle à son chevet, aidés dans ce service par une compagnie de Gardes à pied.

Cette bonne Vieille Dame de la rue Threadneedle a réussi, en somme, à s'attacher ses employés par les liens les plus forts, par l'amour. Ils se plaisent tant à son service que, s'ils en sont même momentanément éloignés, ils s'ennuient et sont malheureux. Un ex-caissier en chef, décédé dernièrement n'avait pris qu'un seul congé dans sa vie, un congé de quinze jours. Il revint au bout de trois jours, n'ayant trouvé dans aucun genre de récréation le plaisir qu'il éprouvait à s'occuper des affaires de la Vieille Dame. Un autre vieux serviteur s'écriait, sur son lit de mort : " Oh ! si je pouvais seulement mourir sur les marches du perron de la banque ! "

LA BANANE A LA JAMAÏQUE

La Jamaïque, l'Eldorado des Antilles, était beaucoup plus riche et plus prospère qu'aujourd'hui, dans le temps où le sucre de canne régnait seul en souverain et que le rhum enrichissait les planteurs. Depuis que la betterave a pris la première place comme productrice de